érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« "Natures mortes" »

Patricia Belzil

Jeu : revue de théâtre, n° 69, 1993, p. 147-151.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/29182ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 06:52

«Natures mortes»

Texte de Serge Boucher. Mise en scène : Michel Tremblay, assisté d'Alain Roy; scénographie : Richard Lacroix; éclairages : Guy Simard; costumes : François Laplante; accessoires : Jacqueline Rousseau; son : Claude Lemelin. Avec Élise Guilbault (Diane), Roger Léger (Jean-Guy) et Pierre Rivard (Stéfane). Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 4 octobre au 12 novembre 1993.

La vie sans mode d'emploi

> Elle a bien ses p'tites joies, à défaut du bonheur, quand elle nourrit ses chats, quand elle parle à ses fleurs. Chaque semaine au loto, elle mise dix ou vingt balles, elle joue son numéro d'sécurité sociale.
> (Renaud, *Banlieue rouge)*

Ainsi s'égrène la vie des personnages de *Natures mortes*, existence étale dans une petite ville de province, ponctuée de plaisirs modestes et de gestes routiniers méticuleusement accomplis. Pour Jean-Guy, il y aura toujours la violette à arroser, les cigarettes à rouler le dimanche soir et les films de Rocky; pour Diane, il y aura toujours les fleurs en soie à confectionner, le cendrier à laver soigneusement entre chaque utilisation et les ballades de Joe Dassin. Ils n'ont pas vraiment de rêves ou de projets auxquels s'attacher, mais des souhaits naïfs (aller à la Place des Arts) ou proprement démesurés (gagner le million) : Jean-Guy est incapable de répondre de quelle couleur il choisirait son auto s'il pouvait s'en payer une; Diane déclare qu'elle habite cet appartement «en attendant», mais elle ne sait pas quoi...

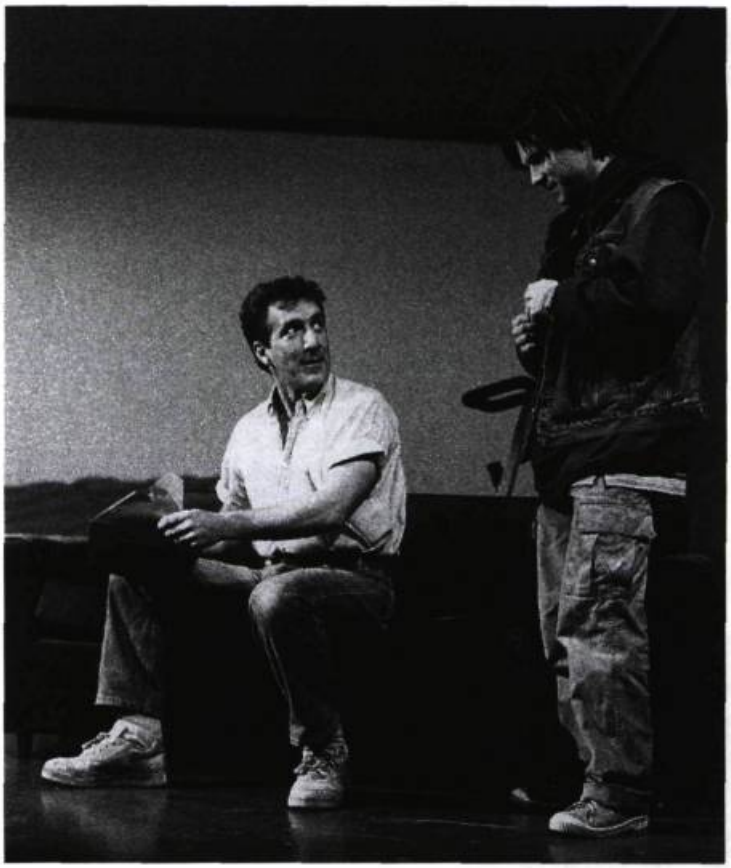
Ces personnages, faits de la même étoffe, frère et sœur dans la solitude, ne se rencontrent jamais dans la pièce de Serge Boucher. Ils sont mis en parallèle par un personnage pivot, Stéfane, qui fait leur connaissance au même endroit, à six ans d'intervalle; la pièce est ainsi constituée de deux actes, Stéfane se glissant tour à tour dans l'intimité de Jean-Guy et dans celle de Diane. En fait — c'est ce qui est déroutant dans la structure de cette œuvre —, Stéfane ne déclenche aucune action, ne provoque aucun changement véritable dans la vie des deux autres. Même lorsqu'il vient vivre avec Diane, il n'y aura jamais de choc ou de fusion entre eux. Ce sont des solitudes qui se croisent, tentent de s'apaiser, mais restent confinées à des échanges banals. Les confidences, quand elles ont lieu, personne ne veut au fond les entendre.

Adolescent coincé entre un père alcoolique et une mère excédée, Stéfane se lie d'amitié avec son voisin du dessous, Jean-Guy, concierge à la polyvalente. Entre deux

Pepsi et deux pizzas, Jean-Guy se défonce sur la bicyclette stationnaire, les haltères et les extenseurs, tirant de ses biceps, qu'il gonfle et admire sans cesse, une satisfaction primaire. Stéfane trouve, auprès de Jean-Guy, le grand frère, la présence masculine qui lui manque. Peu à peu, il est attiré par lui. Une nuit où Jean-Guy s'est endormi, après une noce où il s'est étourdi d'alcool et grisé de danses avec la mariée, le garçon se permet d'admirer son «amant», de toucher son sexe dans un mélange d'exaltation et de peur, accomplissant une cérémonie secrète où il se marie avec Jean-Guy. Mais ce rapprochement marque aussitôt la fin de leur relation, car, de retour chez lui, Stéfane découvre les corps ensanglantés de ses parents, qui se sont entre-tués. Dans une lettre d'adieux à Jean-Guy, Stéfane lui demande de ne pas prévenir la police tout de suite, pour qu'il puisse profiter de sa liberté avant qu'on lui «redonn[e] des nouveaux parents avec une nouvelle prison» (p. 49[1]).

Il revient sur les lieux de son adolescence, à vingt ans, rencontre Diane dans le stationnement de l'immeuble. Elle habite l'appartement même où il a vécu avec ses parents. À son attitude farouche et à ses mensonges quand Diane l'interroge à propos de sa famille, on comprend qu'il est l'auteur du parricide. N'avait-il pas lancé, dès sa première rencontre avec Jean-Guy : «J'les haïs assez mon père pis ma mère. [...] Des fois, j'aimerais assez ça qui meurent»? (p. 7-8) En effet, il avouera à Diane, à la fin, son geste désespéré.

Si le drame de Jean-Guy est celui d'une existence morne, où il ne s'est jamais rien passé, Diane, elle, est stigmatisée par une épreuve douloureuse, qu'elle tourne en dérision et s'efforce de banaliser. Le grand amour de sa vie, Réjean, lui imposait des séances à trois avec un ami pour qu'il puisse assouvir, lui, ses désirs homosexuels. Un beau jour, il l'a quittée. À présent, elle meurt à petit feu, vraisemblablement atteinte du sida; si Réjean était revenu, elle l'aurait repris, dit-elle, même avec un autre homme : «[...] je l'aimais assez pour ça mon Réjean.» (p. 115) Entre Stéfane et Diane, on sent qu'il pourrait y avoir de l'amour, mais il n'y a qu'une tendresse maladroite, toujours freinée. L'une des dernières scènes, où Diane va mourir bientôt, est on ne peut plus éloquente : allongée sur le divan du salon, Diane réclame à son ami un peu d'affection, de faire l'amour avec elle «dans sa tête» : «Veux-tu on va s'masturber chacun



Roger Léger (Jean-Guy) et Pierre Rivard (Stéfane) dans *Natures mortes*. Photo : Yves Renaud.

1. Les citations renvoient au tapuscrit de *Natures mortes*, CEAD, 1993.

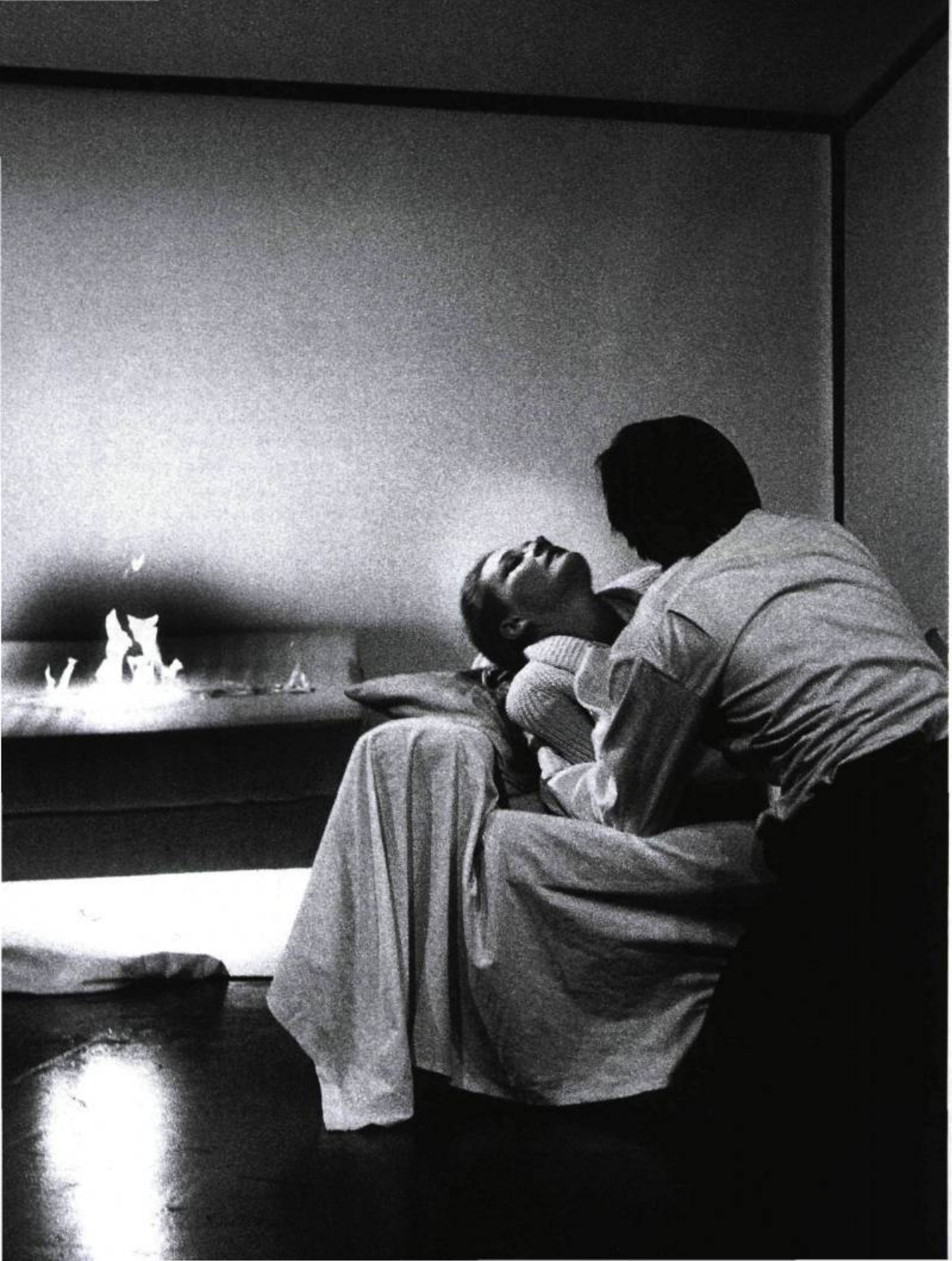
de notre bord? On va imaginer qu'on est en train de faire l'amour ensemble. Veux-tu? On va s'attendre, on va s'caresser longtemps, on va laisser monter le désir. Veux-tu?» (p. 120) L'ami ne répondra pas, incapable, même en imagination, de combler le besoin affectif de la jeune femme.

Ces personnages ne communiquent pas vraiment, ils se parlent à eux-mêmes. Les dialogues tournent court : d'abord parce que Stéfane parle peu, ensuite parce que personne n'attend d'empathie de la part de l'autre. Aussi se lancent-ils dans des monologues, flot nerveux de paroles où le personnage se conforte dans ses convictions. L'expression d'idées se limite à un témoignage creux, à une tribune téléphonique, à une argumentation inspirée sur l'endroit où l'on trouve les meilleures croûtes de pizza, à des réactions indignées sur le traitement que les médias font à leurs vedettes, de Rocky à Renée Martel.

Il est intéressant de mettre cet univers en parallèle avec celui de Daniel Danis, qui est de la même génération que Serge Boucher, et dont les personnages appartiennent aussi au Québec rural. Dans *Cendres de cailloux*, Shirley et Coco, *bums* de village complètement désaxés et dépravés, voudraient pourtant qu'il se passe quelque chose de beau et de grand dans leur vie; ils ont une conscience aiguë du vide et de la médiocrité de leur existence. Au contraire, les personnages de *Natures mortes*, rangés et peinards, n'envisagent rien qui les dépasse; d'où le malaise du spectateur, placé devant un monde qui tourne sur lui-même, où rien ne peut se passer..., sauf un drame de l'impuissance : l'enfant qui élimine ses père et mère, seul moyen — extrême, aberrant — pour ne plus assister à leurs scènes violentes.

Le scénographe, Richard Lacroix, a logé successivement sur la scène du Quat'Sous les appartements exigus de Jean-Guy et de Diane : sous le plafond bas, écrasant, les personnages semblaient habiter dans une boîte (ce qui faisait penser aux scénographies de Danièle Lévesque); au fond, une chambre blanche, au lit intact, où l'on ne va jamais. Cette chambre vide, que l'on avait toujours sous les yeux, rappelait constamment le néant amoureux des personnages et leurs désirs sexuels refoulés (d'ailleurs, les séances de masturbation sont invariablement interrompues, soit par la sonnerie du téléphone, soit par le bruit incommodant des voisins). Pour Diane, la chambre évoque une vie conjugale marquée par l'abnégation. Stéfane, après la mort de Diane, met le feu au matelas — on devine qu'il s'immole avec elle, car il s'est assuré que l'immeuble était vide de ses locataires — dans un geste pour brûler le passé douloureux, celui de Diane et le sien.

Meublée par de longs silences et par le bruit abrutissant du téléviseur toujours allumé, qui remplit le vide et alimente les conversations, l'atmosphère exacerbait la solitude et l'ennui de ces *Natures mortes*. Les courtes scènes dont la pièce est constituée étaient séparées invariablement par des noirs. Il y aurait certainement eu moyen de marquer autrement le passage du temps, sans recourir chaque fois à ces noirs, brefs mais lassants (on parle ici d'une quarantaine de scènes... et autant de noirs, donc!). Michel Tremblay, qui signait là sa première mise en scène, a toutefois amené les acteurs à se glisser généreusement dans leurs personnages : la distribution respirait l'harmonie, ce qui compensait largement, à mon sens, une mise en scène plutôt monotone. Pierre Rivard, qui défendait son premier rôle professionnel, a réussi à rendre la révolte sourde de Stéfane, à faire passer le personnage de l'adolescent renfermé à l'adulte introverti et amer. Roger



Léger composait avec le naturel et la souplesse qu'on lui connaît un Jean-Guy au conformisme content, qui laissait paraître son insécurité dans de brefs instants de doute sur la réussite effective de sa vie. Enfin, pour jouer Diane, un choix heureux que celui d'Élise Guilbault, qui a auréolé le personnage d'une bouleversante fragilité : ses réflexions douces-amères, sa naïveté et son stoïcisme en faisaient une héroïne inoubliable.

Évitant une caricature qui eût été grotesque, les comédiens ont su faire affleurer la vérité des personnages. Ceux-ci sont si vulnérables, si touchants dans leur conditionnement à exiger peu de la vie, si semblables à des gens qu'on a rencontrés, qu'on ne rit pas — ou alors pas longtemps — de leur simplicité et de leurs travers. Au-delà des préoccupations et des mœurs qui les associent à une culture, à un milieu, ces personnages sont atteints d'un mal universel : celui de la solitude. Une solitude qui n'est ni urbaine ni rurale, ni célibataire ni familiale, ni prolétaire ni bourgeoise, mais ancrée profondément en eux, comme s'ils n'avaient pas d'aptitude au bonheur, pas de mode d'emploi pour vivre heureux.

J'ai été émue par ces *Natures mortes*, dessinées avec précision et jouées avec tant de justesse, et je ne les oublierai pas : ces êtres effacés, quand ils sont sacrifiés, ont quelque chose d'immortel.

Patricia Belzil

Élise Guilbault (Diane) et Pierre Rivard (Stéfane) dans *Natures mortes*. Photo : Yves Renaud.

«Helter Skelter»

(version finale)

Texte et mise en scène : Jean-Frédéric Messier. Scénographie et éclairages : Manon Choinière; conception vidéo : Synergie; conception sonore et musique : Marc Dessaulles; costumes et maquillages : Linda Brunelle; dramaturgie : Dominic Champagne, avec la collaboration du Théâtre Il Va Sans Dire. Avec Kim Aleksander, André Barnard, Céline Bonnier, Nathalie Claude, Stéphane Demers, James Hyndman, Dominique Leduc, Sylvie Moreau, François Papineau et Marcel Pomerlo. Production de Momentum, présentée à la Salle Dawson du 5 au 30 janvier 1994.

À la débandade

Après avoir payé et s'être fait tamponner la main, les spectateurs, pour la plupart des jeunes gens très branchés, font la queue dans un escalier. Pour nous faire patienter, un vidéo retransmet un clip : un personnage borgne et monstrueux ânonne d'inintelligibles paroles. Puis on entre dans une salle immense entourée de trois étages de balcons et de galeries, l'ancienne Bibliothèque Dawson. Le plancher rappelle une piste de danse... On pourrait se croire dans une boîte de nuit. C'est pourtant une soirée de théâtre qui débute : Momentum présente *Helter Skelter*, la version finale d'un *work in progress* entamé il y a plus d'un an[1].

Le spectacle a suscité des réactions diamétralement opposées. Certes, les critiques journalistiques sont des êtres partiaux, subjectifs, mais comment peuvent-ils avoir des perceptions aussi différentes

1. Voir la critique de la deuxième version, par Philip Wickham, dans *Jeu* 67, 1993.2, p. 96-97.